Patrick Corneau

Vies épinglées

Pour Guite et André, mes parents,

A Giselda.

AVERTISSEMENT

J'écris à propos de choses que je n'ai pas vues, de situations que je n'ai pas vécues, de personnes que je n'ai pas rencontrées, et qui, pour la plupart, n'ont jamais existé. Sachant que « Les portraits exacts faussent la ressemblance » comme disait Alexandre Vialatte, tous les personnages de ce livre sont fictifs mais le lecteur peut imaginer qu'ils sont réels et l'auteur ne le démentira pas.

« Je propose une vie basse et sans lustre, c'est tout un. On attache aussi bien toute la philosophie morale à une vie populaire et privée qu'à une vie de plus riche étoffe : chaque homme porte en soi la forme entière de l'humaine condition. »

Montaigne, *Essais*, livre III, ch. 2, « Du repentir »

« Let your silence tell me of the numberless dreams that are you. »

Fernando Pessoa, *The Mad Fiddler*

« Je me présente : Vialatte, écrivain notoirement méconnu. »

Alexandre Vialatte

Vies brèves et notoirement méconnues

Plutôt méfiant à l'égard des « belles villes » dont certaines ressemblent davantage à d'écrasantes coopératives de chefs-d'œuvre, l'auteur est plutôt attiré par les lieux mineurs, les objets controversés, les mondes périphériques, les formes distraites ou fuyantes. De la même manière, il avoue avoir un faible, non pour les vies nobles et étendues des Césars ou des « passants considérables », mais pour les vies perdues, lointaines et oubliées, obscures ou insolites. Une tradition littéraire inaugurée avec les *John's Aubrey's Brief Lives* et autres vies plus ou moins brèves, plus ou moins imaginaires de Lytton Strachey, Marcel Schwob, Jorge Luis Borges, Jacques Roubaud[*].

Ces compressions de destins en forme de miniatures où le portrait moral se mêle aux tranches de vies - ou plus justement suggère celui-là à travers celles-ci - semblent seules pouvoir donner la mesure et le format d'un type humain ou, comme disait Georges Pérec, d'un bruit de fond, d'un habituel d'époque. Aventures solitaires et extrêmes, infra-ordinaires ou flamboyantes, toujours uniques, qui méritent pour cela même notre attention admirative, perplexe ou effondrée. De ces remparts de mots dressés contre l'oubli et les blessures du réel émane une très douce mélancolie.

Sheila Leirner

[*]Mais aussi : Javier Marías, Pierre Michon, Pascal Quignard, Jean Echenoz, Patrick Mauriès…

Georges ou complexissimus

Appelons-le Georges. Georges est paralysé par la complexité des choses. S'il était écrivain, il mettrait dix ans à composer la première page d'un hypothétique roman : ce serait un velléitaire de la plume. Car on peut être inintelligent par excès de conscience, vertige devant tous les possibles du monde. Bref, Georges est une âme tourmentée. Chacun des gestes, chacune des actions qu'il entreprend s'habille aussitôt de la lourdeur d'un traité de métaphysique allemande au pire, d'un mode d'emploi mal traduit du coréen au mieux. Toute conversation vacille sous la chape de plomb d'un fastidieux didactisme. Si Georges était ingénieur aéronautique, ses avions resteraient cloués au sol, tandis qu'il passerait son temps à relire toute l'histoire de l'aviation depuis Léonard de Vinci pour être sûr de n'avoir rien oublié ; s'il était professeur, il mettrait dix heures à corriger chaque copie, terrorisé par la crainte de commettre une injustice et se posant des questions de neuropsychiatre sur les processus de l'intellect chez l'adolescent en interaction avec les traumatismes subis dans la petite enfance, etc. Si… Mais ces questions ne se posent pas, car Georges vient de prendre sa retraite. À présent, il a tout son temps : quand il mange une côtelette, il imagine toute la chaîne du vivant, il visualise le processus de la filière, et il ne faudrait pas grand-chose (peut-être la visite des témoins de Jéhovah) pour que Georges devienne végétarien. Quand il sort en voiture avec Arlette pour aller faire les courses, cela devient une entreprise himalayenne : il faut penser à tout, à la mécanique compliquée du moteur, aux risques de panne, à l'accident (il garde des ciseaux dans la boîte à gant pour sectionner la ceinture au cas où il serait bloqué dans l'habitacle), à la place de parking peut-être introuvable, au jeton pour le caddie ; car Georges est aussi du genre soucieux : il projette toujours dans l'avenir d'imaginaires ennuis. Cette absence compulsive de naturel étonne. C'est sans doute pour cela qu'il a passé quarante ans à accomplir jour après jour la même tâche dans la même administration. Chef du contentieux ou quelque chose comme ça. C'est le besogneux du genre psychorigide ou perfectionniste contemplatif. Autrefois, on en faisait des moines.

Marine

Appelons-la Marine. Marine est une familière de la déception. Ce film, ce livre, cette exposition l'ont déçue. Et ce séjour au Maroc d'où elle revient.

Cela remonte loin. Je me souviens que lors de notre première rencontre, elle m'avait déjà avoué une déception. Elle avait dîné la veille chez des amis : excellent repas, soirée plaisante, animée, un garçon séduisant parmi les invités. N'empêche : elle en était revenue déçue. « Qu'en attendais-tu donc ? – Rien de particulier. »

Le menton appuyé sur la paume de sa main, Marine retire la paire de Wayfarer noire que je lui ai offerte. Elle appartient à cette race d'humains élue entre toutes : leurs traits sont durs et pourtant fragiles, on y lit une grande fidélité au malheur. Je sens dans son regard une demande, une attente. La déception aurait-elle partie liée avec l'attente ? Avec une promesse non tenue ? C'est seulement plus tard quand notre relation avait cessée, et sans doute cette fin avait-elle contribuée à éclairer sa complexion, que je compris qu'elle mettait tout en œuvre pour être en-deçà de ce qu'elle pouvait espérer. Elle anticipait la déception.

Amours, amitiés sont décevantes en fin de compte. Même les succès s'avèrent décevants : *ce n'était donc que cela !* Et, pis encore : *je me déçois*. Je n'aurais donc été capable que de cela ? Mon idéal en prend un sacré coup ! Aucun de nos désirs n'est comblé. L'enfant en nous reste insatiable. Celui qui se plaint d'avoir été déçu, toujours se sent trahi. Et la première trahison - pas besoin d'aller chercher bien loin - c'est celle de la mère qui en aimait un autre ou portait son regard ailleurs… Marine ne se remet pas de cette trahison-là. Elle ne veut plus être consolée ni rassurée. Elle est l'enfant insatiable qui ne renonce pas à être l'unique élue. Elle est vouée à la déception. Elle l'a dans la peau. Convaincue d'avoir déjà perdu ce qu'elle n'a jamais possédé. Le désenchanté, lui, a connu l'enchantement, il a été comme bercé par le chant du monde, il vivra comme l'ange peint par Paul Klee et commenté par Walter Benjamin : dans la douce mélancolie d'un paradis définitivement perdu… Pour Marine tout se passe comme si le ver était dans le fruit, depuis le début, comme si le monde vous avait trahi avant même de le connaître. Comment cela vient-il ? C'est le secret de Marine, ignoré d'elle-même. Le monde manque. Comme on dit de quelqu'un qu'il manque à ses devoirs. On manque. On manque toujours. Tout le monde manque. C'est même la caractéristique de l'être humain : manquer. Personne ne fait l'affaire. On ne comble pas. Faillite générale. C'est seulement dans ses rêves, parfois, que Marine parvient à rejoindre l'impossible. Elle connait alors un bonheur sans

mélange. Que la réalité, jour après jour, soit si déloyale, elle peine à l'admettre. Et se refuse à renoncer.

Ai-je déçu Marine ? Oui, car je ne suis pas un prince, pas même charmant. Personne n'est parfait et, décidément, le monde est mal fait. Marine a remis ses lunettes noires. Elle ne les enlève que dans les cabinets de psychanalystes.

Gérard ou la petite affaire

Appelons-le Gérard. Regardez Gérard marcher dans la rue. Il semble comme frappé par le tonnerre. Peut-être vient-il de perdre son travail, ou bien a-t-il gagné à une quelconque loterie, car le malheur et le bonheur quoi qu'on en pense ne sont pas toujours décelables sur un visage à ce point égaré. A moins que… Mais oui ! Il vient d'obtenir les faveurs d'une dame qu'il convoitait depuis des mois. Il est donc aux anges, au septième ciel ! C'est ce qui explique cette démarche vacillante. L'aimée l'a longuement fait lanterner. Elle s'est appliquée à l'éconduire avec une assiduité, un entêtement, une cruauté à nulle autre pareille : il n'était pas encore temps. Elle n'était pas sûre d'elle-même, il était urgent d'attendre. Le pauvre Gérard se consumait. Ses nuits étaient hantés de rêves inavouables. Ses journées avaient pris la forme d'un fiévreux enfer. En somme, l'aimée faisait la compliquée, le laissait languir, ne le voulant cueillir que lorsqu'il serait mûr à point, et pensant avec un sûr instinct que l'état d'excitation de son soupirant augmenterait avec l'esquive de ses charmes à elle. « Et le désir s'accroit quand l'effet se recule » a dit le grand Corneille. Voilà notre Gérard, lui qui n'est pourtant pas n'importe qui, universitaire brillant, homme de haute culture aux lectures innombrables, le voilà sortant de chez elle, ébloui, aveuglé, marchant dans la rue parmi les déjections canines comme sur les nuages de l'empyrée. Gérard est désarmé, pour quelques instants, quelques semaines ou quelques mois. Parce qu'il vient de faire sa petite affaire dans une dame, et qu'il s'étonne de ce prodige. Que l'inguérissable nostalgie pour cette chose appelée « amour » ait pu être entérinée par la quasi-totalité des littérateurs et philosophes lui semble une vraie folie… Une ruse de l'espèce pour assurer sa propre survie ? Il juge ce Schopenhauer un grossier imbécile ! Gérard qui a la tête farcie de fantômes littéraires aime à gonfler les baudruches de l'amour romantique… Mais bientôt les hordes d'hormones sauvages qui bataillaient ferme sous la protubérance et avaient réveillé son démon de midi iront vaquer dans les profondeurs de l'organique. Dans une buée de mélancolie Gérard se convaincra de l'inanité de cette passade et laissera tomber l'aimée (peut-être conclura-t-elle la première ?) : leurs vies redeviendront grises et minuscules. Oubliée, la pierre du désir patientera au fond du puits.

Adèle Meyendorff

Plus les années passent et moins on comprend qui est la personne dont on parle, recoller les fragments d'une existence c'est cueillir une fleur de ruine…

Voici tout ce qu'on peut savoir sur Adèle Meyendorff.

Apparition d'Adèle Meyendorff : née à Tours, a vécu l'essentiel de ses jours en région parisienne… croit être née sous le signe de la vierge.

Portrait : mollesse physique et nonchalance mentale ; générosité, goût des autres presque compassionnel. Visage intéressant ; attire les hommes par une sorte de faiblesse vertigineuse. A trente ans ses cheveux sont devenus entièrement blancs.

Rêve à l'adolescence : ressembler aux autres.

Couleur : cacao.

Goût : le revers des vrais timbres-poste.

Musique : voit des « papillons noirs » en écoutant *Osez Joséphine* d'Alain Bashung.

Rituel : où qu'elle soit, dès le seuil de la porte franchi, pose immédiatement son sac par terre.

Terre : apprécie de vivre en Sologne mais rêve de s'évader dans les Cévennes.

Aventures : avoir visité à pied, sac au dos, tous les châteaux cathares avec un compagnon qui marchait 500 mètres devant elle. Avoir élevé deux filles.

Découvertes-livres : *La Lettre de Lord Chandos* de Hugo von Hofmannsthal ; selon Adèle Meyendorff : un Rimbaud qui recommence - ou continue - à écrire « dans un tremblotant chatoiement d'émotions et de réactions » après avoir constaté la faillite de la parole.

Amis : est davantage fidèle aux amis de ses amis.

Aversions : redoute d'avoir à agir.

Passions : collectionne les crayons de papiers qu'elle désigne encore par « crayons de bois » achetés dans les musées, expositions, etc. Elle possède notamment ceux du musée

Guggenheim de Bilbao, du musée Picasso de Barcelone… Adèle Meyendorff est convaincue qu'elle ne pourra écrire son Journal qu'avec ces crayons.

Travail : s'est consacré à son métier d'institutrice avec beaucoup de satisfaction.

Philosophie : résumée en une phrase : « Ne garde rien pour une occasion spéciale. Chaque jour que tu vis est une occasion spéciale ».

Frédéric

Appelons-le Frédéric. Frédéric est le résultat heureux de la greffe du gène libertaire sur la souche des nantis de l'hyperclasse qui fleurit exclusivement dans les grandes villes. Il habite un duplex spacieux dans un vieux quartier de Paris, du côté du canal Saint-Martin où se retrouve la frange suradaptée des « battants » appartenant aux professions libérales, ou créatives, ou de communication. C'est un monde où l'on est vif, rieur, rapide, ouvert, averti, informé par la lecture des journaux et magazines. Ces magazines où l'on s'indigne sur la misère du monde tout en conseillant l'achat de disques de rock édités par Warner Brothers, où l'on montre des Somaliens affamés et des robes Prada. Sans être mondain, Frédéric aime recevoir ses amis dans une ambiance « décomplexée ». On mange des sushis et l'on boit du champagne autour d'une grande table basse où trône le dernier opus de Philippe Starck à côté de macarons de chez Ladurée. Les femmes sont souriantes et épanouies, les hommes d'une incontestable élégance - avec ce rien de nonchalance qui donne tout leur prix à de coûteux vêtements. Tous ont visité les dernières expositions, vu les derniers films. Frédéric est un cinéphile averti avec des goûts éclectiques : le vénéneux David Lynch est « culte », ce qui ne l'empêche pas d'adorer les cyber-monstres mégatrash et les Liquidators à barbiche ; il y a vingt ans Frédéric considérait Clint Eastwoood comme un fasciste, aujourd'hui il pense que c'est un grand cinéaste. Frédéric et ses amis connaissent parfaitement la télévision, les émissions, les séries, les présentateurs, les animateurs qu'ils analysent haineusement, tout en ne réussissant jamais à tourner le bouton. Quelques-uns de ses amis ont des enfants, parfois en bas-âge ; ils les confient à des nounous philippines auxquelles ils s'efforcent de faire obtenir une carte de séjour. Frédéric trouve qu'il n'y a rien de plus beau que le repas de Noël d'une famille recomposée. Pourtant, il ne veut pas se marier mais considère le PACS comme un grand progrès social : il permet de répudier son conjoint par simple lettre recommandée. En tant qu'homme, Frédéric a appris à cultiver sa féminité, peut-être en lisant de jeunes romancières pleines de déchirements et de tréfonds. Il aime leurs beaux bouquets de cris. Frédéric parle la langue de miel des publicitaires et autres médiatiques ; pour lui le mot « tolérance » est ringard, il préfère s'exprimer en termes d'« empathie ». Avec cette alacrité propre aux esprits observateurs, Frédéric aime décrire les autres à travers les catégories de la sociologie contemporaine, tout en s'abstenant d'y soumettre son propre cas. Il lui serait désagréable d'apprendre qu'il se rattache aux *habitus* de classe de la néobourgeoisie semi-intellectuelle française du début du XXIe siècle, dite *bobo*. C'est pas bon de se savoir bobo.

Pour Frédéric, les bobos ce sont les autres, sous-entendu ceux qui ont un peu plus d'argent, qui peuvent prétendre à l'atelier sur cour, la petite maison charmante dans une impasse privatisée, le *loft* avec vue sur le Sacré-Cœur, etc. Le bobo c'est toujours l'autre, celui qui vous ressemble mais en mieux, que vous dénigrez tout en l'enviant secrètement.

L'inconnue de Hong-Kong

Même si toute la vérité n'est pas dite, l'existence de l'inconnue excède toute fiction possible.

Elle était belle, et même très belle si l'on en croit les témoins. Elle était née à Hong-Kong il y a 37 ans et vivait à Paris. Elle a trouvé le point final de son destin dans un supermarché de la rue de Belleville un soir où elle faisait ses courses, un certain jeudi 29 juillet 2004. Un homme (sans domicile fixe) de 40 ans, se saisit d'un couteau, s'approche et, dans le dos, la poignarde. Elle décèdera au bloc opératoire dans la nuit sans avoir vu le visage de l'homme qui venait d'abréger sa vie. Le SDF rattrapé aux portes du supermarché a expliqué lors de sa garde à vue « qu'elle ne méritait pas de vivre parce qu'elle était trop belle ». L'homme semblait ne pas jouir « de ses facultés mentales » ont placidement précisé les policiers.

Tuer une femme pour l'unique raison qu'elle est trop belle c'est un signe. Et une étape : un jour, peut-être, quelqu'un sera poignardé par-derrière pour l'unique raison qu'il est en vie.

On ne reverra plus la frange crantée de la belle eurasienne du XXe, dégagée sur les yeux, plus longue sur le nez qui laissait passer son regard acéré de passante solitaire, altière, secrète.

La vie est « un roman lu une seule fois, il y a longtemps » a dit un philosophe allemand. N'essayons pas de mettre de l'ordre dans le désordre mais un peu de courage dans la vérité.

Bébé ou comment ma nounou m'a tuer

Bijour,

Je m'appelle Bébé, j'ai trois ans et demi, sors à peine du stade du miroir et n'ai pas encore accès au langage (d'après Madame Katzmann, ma pédiatre qui me pense au stade 5 alors que j'ai largement dépassé le stade 7). Comme mes parents n'ont pas obtenu de place à la crèche, ils ont recours à la garde à domicile et ma vie est un enfer ! Chaque matin, dès mon réveil, je pleure jusqu'à l'arrivée de la Grosse Dame. La Grosse Dame est la nounou béninoise que des potes ont refilée à mes parents. Je ne connais pas son nom car elle ne maîtrise que 50 mots de français et je ne parle pas encore le yoruba. Nous ne communiquons que par cris, pleurs, gestes et grimaces. Quand maman a refermé la porte de l'appartement, après moult sourires, amabilités et recommandations, la vraie vie commence. C'est-à-dire mon cauchemar. La Grosse Dame commence par me poser devant un amoncèlement de cubes que je suis censé convertir en chef-d'œuvre d'architecture. Navrant car je n'aime que la chute et l'éparpillement horizontal. C'est même une passion : tout tombe, tout casse, tout passe… Pendant ce temps, la Grosse Dame sort son portable et se lance dans des vociférations aussi inesthétiques que peu amènes: elle recadre un membre de sa nombreuse progéniture en roue libre du côté de la Porte des Lilas. Dix heures et demie et je n'ai toujours rien édifié, architecturalement parlant. La Grosse dame me sangle dans ma poussette MacLaren modèle Techno XT black (299€ chez doudouplanet.com). Nous voilà partis vers le square Édouard Vaillant où la Grosse Dame a rendez-vous avec ses copines, d'autres Grosses Dames poussant des MacLaren avec d'autres moutards dont la plupart ne m'ont même pas été présentés. Certains sont aptes aux joies du bac à sable, moi non : je reste là à rêvasser en regardant le ciel ou les frondaisons qui s'agitent dans le vent. A midi, les palabres dans le cercle des Grosses Dames cessent, c'est l'heure du déjeuner. Retour à l'appartement où la Grosse Dame tambouille à la va-vite un infâme rata que je m'empresse de vomir : cris, pleurs, silence mortifère. S'ensuit une improbable sieste. J'entends la Grosse Dame s'enfermer dans la chambre de mes parents où elle s'empare de NOTRE téléphone pour bavasser avec d'autres Grosses Dames. Seize heures, je suis tiré de ma somnolence par un bruit d'aspirateur que l'on maltraite contre les meubles (je plains nos voisins, d'honnêtes travailleurs à domicile). Cinq minutes de ménage sont suffisantes pour remplir le contrat maternel, nous voilà repartis vers le Square Sorbier, recercle de MacLarens et conseil de guerre entre les Grosses Dames - les goûters circulent. Retour à dix-sept heures, encore une heure et demie à tenir avant le retour

de maman. La Grosse dame me colle devant TéléToon+ et ses programmes débiles - en douce j'essaie de zapper sur ARTE, je pige rien mais au moins il y a de la belle image. Je me fais confisquer la télécommande, la Grosse Dame rezappe sur du télé-achat : grosse déprime, mélancolitude, marasme existentiel (de l'inconvénient d'être né). Je ressuscite lorsque j'entends la clé dans la serrure…